

ABBÉ HENRI LEPÉCUCHEL
IVAR CH'VAVAR
ALIX TASSEMEMOUILLE
avec la collaboration de
LUCIEN SUEL

CADAVRE GRAND M'A RACONTÉ

*Anthologie de la poésie des fous et des crétins
dans le nord de la France*

Le Corridor bleu & Lurlure

Page de garde : *La Paysanne*, de Konrad Schmitt, 1984 ou 1985. Tableau sacrifié.

Première édition L'Invention de la Picardie, 1987
Deuxième édition Le Corridor bleu, 2005

© Le Corridor bleu & Lurlure, 2015

Le Corridor bleu, 12 rue Suffren, 97410, Saint-Pierre
www.lecorridorbleu.fr

Éditions Lurlure, 30-32 avenue Paul Déroulède, 94300, Vincennes
www.lurlure.net

ISBN 978-2-914033-63-3

AVERTISSEMENT

Quelques personnes ayant estimé que ce livre (dans sa précédente édition) était « entaché de misogynie », les éditeurs et les auteurs se sont efforcés d'arriver cette fois à une parfaite parité femmes/hommes, pour qu'au moins leur bonne volonté et leurs bonnes intentions ne puissent plus être mises en doute.

Malheureusement, en dépit de recherches acharnées, poursuivies jusqu'au fond des cantons les plus reculés, recherches qui expliquent d'ailleurs le retard important dont a souffert cette troisième édition... quels ne sont pas notre désarroi, notre dépit, même notre *honte*, de devoir reconnaître que le nombre des auteurs femmes est resté inférieur d'une unité dans cette anthologie, à celui des hommes. Pour respecter la parité, il nous aurait fallu ôter un homme. Mais alors, lequel ? Nous ne pouvions nous mettre d'accord sur un nom, et, pour dire le vrai, quelque chose dans le principe même d'un tel retrait nous paraissait indéfendable.

Nous ne pouvons donc que prier nos lecteurs de bien vouloir nous excuser, en considérant que nous avons vraiment fait *tout ce qui nous était possible*.

AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce livre sur ses poètes marginaux des quinze dernières années, la Picardie le doit à notre regretté maître et ami Henri Lepécuchel. Nous n'avons été que ses collaborateurs et ses continuateurs.

Depuis longtemps déjà il s'intéressait aux écrivains non reconnus, ceux qu'il appelait «les nuls, les naïfs, les tordus», — les poètes dominicaux et les poètes fous^{1*}... Quand il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il décida de remplacer par une simple anthologie l'étude qu'il avait rêvé de leur consacrer, et, craignant de manquer de temps pour accomplir seul cette tâche, il nous fit l'honneur de nous demander notre concours.

* Les notes sont regroupées par auteur, à la fin de chaque chapitre.

L'abbé Lepécuchel n'avait pas arrêté de titre définitif pour son livre, mais il tenait à ce sous-titre : *La poésie des fous et des crétins dans le nord de la France*, qui nous paraissait, à nous, pour le moins brutal et choquant... Nous avons rencontré plusieurs des auteurs retenus, certains étaient devenus des amis, et nous nous sentions fort peu enclins à les qualifier publiquement de «crétins». L'abbé nous rétorquait que le terme, pour lui, n'avait rien d'injurieux, bien au contraire, et il fit taire nos derniers scrupules et nos dernières inquiétudes en nous promettant qu'il expliquerait lui-même à nos poètes pourquoi il fallait ce sous-titre-là, et pas un autre².

Mais il n'eut pas le temps de le faire... Après bien des hésitations, nous décidâmes de remplacer ce sous-titre qui nous donnait des sueurs froides par quelque chose de plus neutre, du genre *La poésie dominicale et asilaire dans le nord de la France*. Mais nous n'étions pas fiers : Henri Lepécuchel à peine enterré, déjà nous le trahissions... Cependant, nous nous sentions incapables, décidément, n'ayant pas son courage, son autorité, de demander à des créateurs qui nous faisaient confiance de se reconnaître dans le nom de *crétin*.

Quel soulagement ce fut (lâche, sans doute...) quand l'un de nous eut tout à coup cette idée : et si *nous*, nous figurions dans l'anthologie, parmi les « autres », revendiquant ainsi pour nous aussi, en quelque sorte, la qualité de crétin ?... Tout devenait nettement plus facile !

Certes, un problème nouveau se posait. Avions-nous le droit de nous compter au nombre de ces poètes nuls, naïfs ou tordus dont nous savions que l'abbé les tenait pour saints, sacrés, « oints et glaireux de tout le doux Amour du Père » ?

Nuls ?... Notre maître nous avait souvent parlé d'une nullité intéressante. Il citait *La Doublure*, de Raymond Roussel : « Roussel, dans *La Doublure*, est nul aux environs du pur premier degré ; des gens comme Coppée ou Delegorgue-Cordier — il y en a des centaines d'autres ! — le sont au deuxième, voire au troisième degré. Ce qui compte, c'est que ce soit INTÉRESSANT. Je veux dire... qu'il y ait de la poésie qui passe, soit par éclairs, soit à cause de la monotonie, du tic-tac, à cause de la nullité même, pure, mécanique, sans troupes ni saillies, partout égale, étale, comme chez Coppée. »

Étions-nous nuls, nous ? Notre première réaction fut de bêler que certes oui : Ch'Vavar prétendait l'être pour son compte ; Tassemmouille, qui n'avait pas encore écrit de poèmes, *sentait* qu'elle le serait aussi... Mais, nuls, était-ce bien au sens où l'entendait l'abbé Lepécuchel ? À cette question-là, nous nous sommes aperçus que nous ne savons *vraiment pas* répondre...

Et *naïfs* ? Bien sûr que nous en sommes intimement persuadés ! Mais qu'est-ce que ça prouve ? Et est-ce qu'un vrai naïf ne doit pas être inconscient de sa naïveté ? Pas si sûr... Les naïfs peuvent être rusés. Ils savent qu'ils sont naïfs et peuvent jouer de leur naïveté... Beaucoup sont capables de sentir qu'ils sont à la fois naïfs et rusés, et de le dire ; et de le dire de façon naïve, mais aussi de façon faussement naïve, avec ruse, — mais avec une ruse quand même naïve ! On n'en sort pas ! À moins d'affirmer ceci : à la fin des fins, on est toujours plus naïf qu'on ne croit. En ce sens, Alix Tassemmouille et Ivar Ch'Vavar ne sont pas fondamentalement moins naïfs que Rolande A. ou Lancelot Vaque...

Et *tordus*, maintenant ? Là encore, notre cri du cœur c'est : oui ! Oui, nous sommes tordus, complètement. — Pas comme Artaud, sans doute, pas comme Emmanuel Derche ou Évelyne Nourtier. Dans notre cas, il faut parler d'inquiétude, non pas vraiment d'angoisse ; de

malaise, plutôt que de souffrance... Il n'empêche : sans nul doute possible nous sommes *atteints*.

Alors ? Qu'est-ce qui nous distingue encore des « crétins » de l'abbé Lepécuchel ? Ceci, peut-être : nous savons bien que notre nullité, notre naïveté et notre folie à nous ne sanctifient pas... Nous n'avons pas du tout l'impression d'être les enfants préférés du Père, quoique fils (fils et fille) prodigues... Mais est-ce que Vincent Nombreux, Alex Wattebled ou Aloysius Catraille se croient des saints ?

Au fond, la vraie différence entre eux et nous, c'est tout simplement qu'ils sont des marginaux authentiques, des écrivains poursuivant leur œuvre (ou leur non-œuvre) tout à fait en dehors du milieu littéraire, même s'il leur arrive d'envoyer des textes à des revues ou à des éditeurs (et, plusieurs d'entre eux, nous ne les connaissons que parce qu'ils nous ont écrit, à *In'hui* ou à *Sureau*, à l'époque où nous faisons partie du comité de ces revues) ; alors qu'Alix et Ch'Vavar ont pignon sur rue, sont lus par des gens qui ne les prennent pas forcément pour des psychopathes, et qui leur reconnaissent la qualité d'écrivain, pour l'un, de spécialiste de la littérature pour l'autre³.

Il est temps, justement, de penser à nos lecteurs. Nous les abrutissons et consomons avec ces arguties misérables ! Disons pour en finir qu'il n'est pas du tout certain que la place que nous occupons dans cette anthologie soit usurpée !

Le lecteur jugera. Mais nous voudrions lui demander quand même de faire l'effort de nous lire comme il lira nos compagnons, nos camarades, *exactement de la même façon*. Il nous laissera ainsi une petite chance de ne pas faire figure d'intrus.

Amiens, novembre 1985.

Ivar Ch'Vavar, Alix Tassememouille

1. On connaît sa brochure sur le mystérieux Ratus Ganmadjuse (*Ratus Ganmadjuse, un cheminéau poète*, Isbergues, 1969).

2. Voir ci-après la lettre en date du 11 août 1985.

3. Alix Tassememouille, historienne de la littérature et critique, s'était mise à l'écriture poétique pour mieux comprendre les auteurs retenus dans *Cadavre grand* et pour figurer avec eux dans le recueil. Elle n'a pas poursuivi cette expérience au-delà de la publication du premier *Cadavre*.

**LETTRE D'HENRI LEPÉCUCHEL
À ALIX TASSEMEMOUILLE
ET IVAR CH'VAVAR**

Cambrai, le 11 août 1984.

Ma Fille et mon Fils,

Oui... l'idée d'Alix de prendre comme grand titre celui du premier texte qui viendra dans le recueil, celui de Rolande A., n'est pas mauvaise. Ça se fait, et puis ça ne tombe pas trop mal : « Cadavre grand m'a raconté ». Moi, je verrais des points de suspension après, mais comme vous m'assurez l'un comme l'autre que ça ferait « ringard », je m'en fiche et vous laissez juges, car, de fait, je ne me sens pas très frais. D'accord, donc, pour ce titre, à moins que nous ne trouvions mieux un de ces jours.

Mais en échange (!) vous acceptez une bonne fois mon sous-titre. Je suis *fatigué* de vos atermoiements et de vos scrupules à la graisse de suint de hérisson, c'est vu ? Je veux « la poésie des fous et des crétins dans le nord de la France », avec le millésime, ou rien. Et vous devriez me connaître assez, maintenant, pour comprendre que je n'en démordrai pas !

Nos auteurs ont assez d'estomac pour avaler ça, qu'est-ce que vous croyez ? Pour qui les prenez-vous, à la fin ? C'est vous qui les insultez.

Et puis, vous n'avez aucune crainte à avoir, puisque je me charge, *moi*, de leur expliquer ça, et *ils me comprendront* !

Ça vous est arrivé de lire l'Évangile ? Et si oui, comment diable l'avez-vous lu ! ?... Je me pose la question avec une certaine angoisse, mes agneaux !

*Beati pauperes spiritu*¹, ça ne vous rappelle vraiment rien ? QUI a dit cela ? QUI a prononcé ces paroles ?...

Ça devrait vous suffire.

Oui, que *crétin* est une provocation ! Mais à l'adresse de ces bien-pensants que mon maître Bernanos conchait si terriblement (depuis que je vous demande de le lire, celui-là, qu'est-ce que vous attendez ? Qu'il redevienne à la mode ?).

C'est une provocation, oui et oui! Mais pas une injure pour nos poètes. Bien au contraire. *Crétin*, c'est une caresse de la voix divine, mes bons amis, la main de l'Esprit qui passe dans vos cheveux. Être crétin, c'est être saint, sacré. Et puis, c'est tout près de *chrétien*, non? Je suppose que vous vous en êtes avisés dès le catéchisme, et vous avez dû bien vous pousser du coude avec ça, en ricanant comme des petites vieilles qui s'enfilent du cassis en douce? Très près de *chrétien*, oui, tellement près, bande d'analphabètes post-conciliaires, que c'est la même chose! Sachez donc, et retenez-le si vos cervelles de ragon-dins en sont capables, que « crétin » est la forme valaisane du mot « chrétien », avec le sens d'innocent, d'idiot de village, oint et glaireux de tout le doux Amour du Père... C'est-il compris?

Sur ce, salut. Je suis fatigué. Pour les quelques détails qui restent à régler, j'écrirai, demain ou après-demain.

L'abbé

1. « Bienheureux les pauvres en esprit. »

ROLANDE A.

C'est en 1979, au printemps, que l'abbé Lepécuchel reçut le poème Cadavre grand m'a raconté..., trois cent trente-trois octosyllabes monorimes occupant le recto et le verso de quatre feuillets format 21 x 29,7 cm. L'ensemble, y compris la « signature » est dactylographié. — Aucune lettre n'accompagnait ce document, posté à Origny-Sainte-Benoîte, dans le département de l'Aisne.

Les fragments que nous publions ici représentent moins du tiers de ce texte énigmatique.

I.Ch'V.

Cadavre grand m'a raconté...

Cadavre grand m'a raconté
Mort je suis et ressuscité
Si macchabée je suis resté
Vif je suis tu l'as constaté
Ai au bord d'Érèbe habité
Aux rives hantées du Léthé
Et de l'Achéron enchanté
Puis à leur source ai remonté
Et ai à gué passé l'été
Leurs bras frappés de siccité
Ai vu les morts à mon côté
Les démons crabes déités
Tous courant comme des ratés
Parmi les saules étêtés
Des paluds où Dante a été
Quand des Enfers a visité

CADAVRE GRAND M'A RACONTÉ

Des dômes jusqu'aux cavités.

.
Tout violets quatre garrottés
À ma vue avaient peloté
Jeune et beau un décapité
Lors de trois pendus assistés
Ils l'ont sans honte culbuté
Sur un talus fort éventé
Et puis sept fois l'ont violenté
L'ont laissé tout déchiqueté
Pleurant sur sa virginité
Cadavre grand m'a raconté
Sur la berge était alité
Un noyé d'hier dilaté
Son nez avait été tâté
Par les brochets mi-amputé
Il avait l'air très empoté
Mais ses cheveux étaient nattés
En signe de bonne santé
Un infirmier myope a ôté
Sa chemise et l'a ausculté
Avec un front plein d'anxiété
Le noyé avait résisté
Par imperméabilité
Son flanc d'ivoire a palpité
Sous les doigts de la Faculté
Ce que voyant précipité
Me suis et l'ai longtemps tété
Mais de son lait la rareté
Et le goût âcre et l'âpreté
De mon zèle m'ont dégoûté
Et allé m'en suis délesté
De l'orde sexualité
Tout scintillant de pureté
Cadavre grand m'a raconté
Ai vu là-bas le chat botté
Qui poursuivait un couard crotté

Lequel sur un tertre a trotté
Mais le chat l'a au poplité
Touché de son glaive argenté
Le couard a chu sur son côté
Et longtemps il a éructé
Et longtemps il a hoqueté
Et longtemps il a sangloté
Mouillant fort son foulard ôté
De son pleur tarabiscoté
Près d'une heure il s'est lamenté
Maudissant la méchanceté
Et l'inexorabilité
Et l'imperturbabilité
De l'injuste fatalité
Le traquant hiver comme été
Le félin l'ayant dégrité¹
Secoué par l'hilarité
Quatorze fois l'a insulté
Le traitant d'onagre bête
De nègre blanc de rat pinté
De cul pesant de dorloté
De pectoral décolleté
De gland souvent décalotté
D'opprobre de toute cité
De surplus de mont-de-piété
De marsupial et d'édenté
D'amant de la fille à Jephté
D'ectoplasme et vague entité
Ce disant l'ayant dépiauté
Son cuir il a bien apprêté
Avec art efficacité
Un morceau j'en ai acheté
Vanter j'en puis la qualité
.
Cadavre grand m'a raconté
Les beaux esclandres d'Astarté
Ou quand Diane au bord du Léthé

CADAVRE GRAND M'A RACONTÉ

Mire sa blanche nudité
Tout son voyage a relaté
Tout son périple raconté
Et ce récit j'ai écouté
Mais à voix haute j'ai douté
Que ce fût là la vérité
Dans son exacte entièreté
Et que telle félicité
Eût réellement existé
Pour un macchabée sans beauté
Fût-il grand et fort bien monté
Sans parler d'autres qualités
Lors Cadavre tout dépité
Rageusement a riposté
Avec feu et sincérité
Longtemps il a argumenté
Avec gestes précipités
Pour prouver la véracité
De son dire m'a présenté
De ses mains les callosités
De ses doigts les nodosités
Attestant l'authenticité
Du récit que j'ai répété
Moi-même avec fidélité.

1. Griffé (mot du Nord).

SYLVAIN AOUJJA

En février 1968 est célébré à Roubaix le mariage de Jean-Estèphe Aoudja, Camerounais, étudiant en sociologie, et de Claudie Lebas, serveuse dans une brasserie de la ville. En avril ils déclarent la naissance d'un fils, Sylvain, qui sera leur unique enfant.

Sylvain est un lycéen brillant (son professeur de philosophie le qualifie même de « charismatique »), quand une grave dépression l'oblige à redoubler sa terminale. Il supporte mal l'absence de son père, reparti au Cameroun en 1978, et qu'il ne revoit que très rarement. Il attend beaucoup d'un voyage africain qui lui a été promis. Malheureusement, ce voyage est reporté d'année en année, et ne pourra jamais avoir lieu.

Bachelier en 1986, Sylvain s'inscrit en faculté de lettres. C'est à cette époque qu'il apprend le décès de son père, survenu à la frontière du Rio Muni, dans des circonstances restées mystérieuses. Profondément choqué, le jeune homme doit être soigné dans un établissement psychiatrique.

Les années suivantes seront un long calvaire, interrompu seulement par des phases d'intense activité poétique. Après s'être essayé au style lapidaire, sous l'influence de Magloire Saint-Aude et de Malcolm de Chazal, le jeune mulâtre trouve sa voie dans l'ode lyrique et écrit de longs poèmes foisonnant d'images et traversés d'une violence désespérée. Ses modèles sont alors Rimbaud, Artaud, Genet et Césaire.

Toxicomane, il a plusieurs fois affaire à la Police et à la Justice, et finit par se refermer complètement sur lui-même. Par la suite, il retrouvera un certain équilibre grâce à l'amitié de Nadège Fagoo, qui publiera quelques-uns de ses poèmes dans sa revue L'Échappée belle.

I.Ch'V.

L'Adieu aux larves

Pour Nadège Fagoo — son cœur équatorial

Je suis prêt —. Je suis loin de vous, juges, procureurs, images
Aplaties, plaquées aux bois noirs de l'Europe, fétiches
Et grigris de la grisaille, potiches.
J'ai couru, ru, ru, j'ai bondi, loin des polices
Et de la flicaille psychiatrique, loin des bustes,
Des plâtres dont l'œil blâmant est tout blanc,
Le sourcil crétinisant, tel, que si d'un pouce gluant
L'eût la Vieillesse enduit d'un lustre sénescant.
Bien sûr, c'est vrai que le menton, menton enfant,
Et les oreilles graciles de la République sont jolies, et on en
Grignoterait la bordure, on les rongerait délicatement!
Mais l'œil est blanc comme le blâme, les lèvres
Radines, mièvres, le front pour les petites fièvres
Est plat et étroit — Femme République, tes rêves
Tiennent dans une petite boîte, dragées blêmes
Dans une boîte pas plus haute que l'horizon le plus bas,
Écrasé sous de lourds nuages, ce ne sont pas les rêves
D'une femme vivante (femme publique, que tu raies), mais,
Tenant tes coudes serrés contre toi, tu es le fantasme
Et le totem de leur médiocrité policière — j'éclabousse
De mon sperme de nègre ta face d'albâtre, ton effigie
Figée. — J'ai fui! par tous les pores de ma peau noire et j'ai
Rejoint les ports de départ. Mais la mer était morte,
Moire saumâtre, mare — comme en cette Palestine, rustine
Sur la chambre à air du désert. Oui, j'ai couru, ru, ru!
Steeple dément, rude périple, mais c'est par l'Esprit,
Maudits, que je suis loin de vous.

Car votre bras, c'est vrai, de spectre, et tel
Qu'un épouvantail des prétoires, péremptoire, le brandirait!
De ma personne physique facilement se saisirait;

Comme il ne tient qu'à votre unique vouloir,
Omnipissants Docteurs de la Médecine Psychiatrique,
De me coincer avec votre bedaine contre les murs
Ripolinés des couloirs de tous vos rutilants palais —
Couloirs, couloirs, couloirs, dont les ampoules électriques
N'ont jamais eu droit au repos si ce n'est dans leur mort.
Pauvres, elles claquent, ayant bien servi, le filament
De leur vie obscure de petites lumières tout à coup
Se brise et, recroquevillé, pendouille, sans qu'une larme
D'hommage, de regret, ne soit versée, sans qu'une ombre
De reconnaissance salue jamais la fin du pauvre et inoffensif objet
(Car s'il arrive qu'elle fasse du mal à une mouche,
L'ampoule, c'est certes involontairement; je vois dans le passé
Que c'est les chandelles qu'on mouche.)

Cireux et tristes sires, venez! même je le souhaite,
Après tout, que votre bras me ploie et torde sous sa force;
Que sous la manche blanche de sa blouse, l'infirmier
Fasse jaillir la bosse de son biceps bien nourri!
Votre pouvoir discrétionnaire est la citerne de ma haine,
Mon seul trésor — mon seul ressort — contre le sort
Odieux que l'existence par vos manigances et malignités,
Votre magie blanche! m'a réservé — mais elle n'est blanche
Que par mensonge et parodie, escroquerie, cette magie, ah!
C'est le blanc qui est la couleur de la ténèbre et de la
Noirceur de votre monde de haute pègre et moi, le Nègre
(Oh! je regrette... que ma couleur ait été quelque peu diluée).
Votre pigment ment! la vérité? — moi seul le Nègre
Comme les Corbeaux de Castaneda blanc je suis.
Seul je déploie et fais claquer le vierge pavillon,
Étamine de l'Immaculation!

Comme en un commissariat s'entend la friture
De l'imposture, en ses craquètements et hoquets —,
Ses rots et son grasseyement continu et vulgaire
Quand la flicaille déboucle son ceinturon pour que ses
Entrailles accèdent à leur aise et s'apaisent, — qu'ouïs-je

CADAVRE GRAND M'A RACONTÉ

Dans le couloir si ce ne sont vos rires repus rissoler, vos sinistres
Plaisanteries à l'égard de la gent infirmière, dont, tendu,
Le nylon de la blouse épouse la croupe rebondie ?
Mais vous ne m'aurez pas, malgré vos larges paumes,
Mon libre esprit s'échappe encore entre vos doigts,
Alors que de la paramédicale l'âme vénale
Avec son corps à l'odeur fade vient sur vos torses
Lourdement se coller (ainsi la phalène, d'un vol victimaire,
Écrase et grille au verre des lampes son veule abdomen) ;
Que se pend et se pâme à vos poitrails roux de poil
La race femelle et qu'elle s'y calcine —
Vous ne retiendrez mon esprit par aucun fil,
Fût-il de sperme ou morve ou de salive : l'Afrique
Reçoit mon être véridique et l'abrite ; les femmes d'ébène
Accueillent mon rêve dans leurs bras de kaolin.

Le soleil de l'Amadaoua tambourine à ma tempe —
Ponte blette, larves de l'Occident, bibendums déliquescents
De l'Europe, j'échappe à vos sortilèges impuissants.
Le grand ciel africain rugit et gronde, le feu est bleu.
Oh ! comme votre planète est un sombre et étroit canton —
D'un seul regard un fossoyeur l'a mesuré !
Je vous laisse à la glu de votre vieille histoire,
À l'emprise asphyxiante de vos lents cauchemars,
Si lents, si lents, allez ! allez ! dans leur lumière intestinale,
Bougez, tournez, stupides scaphandriers ! autour du corps
Sanglé du nègre, votre glauque et pesant ballet
Grotesquement s'obstine. Et moi, de loin — de si loin ! —
Je vois la scène obscène rapetissée — ça tient dans le creux
De la main d'un mandrill ! — vous n'êtes rien.
— Je cours, je saute, je ris en me tapant sur les cuisses !

Wasquehal, 18 août 1998